



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de PARTURIER (Maurice), « Mateo Falcone.
Notice », *Romans et nouvelles*, Tome I, MÉRIMÉE
(Prosper), p. 235-238

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1633-0.p.0283](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1633-0.p.0283)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2019. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

NOTICE

EN avril 1829, Véron fondait la *Revue de Paris* qui introduisait le roman dans la presse périodique. « Les plus saisissantes nouvelles » de Mérimée devaient y être « appelées, sollicitées, et publiées ». Terminé le 14 février 1829, *Mateo Falcone*, avec le sous-titre « Mœurs de la Corse », parut, le 3 mai de la même année, dans la première livraison du deuxième volume (pp. 32 à 48).

Dès l'apparition de la nouvelle on s'était avisé que l'anecdote qui en fait le sujet se trouvait dans les *Sketches of Corsica* de Robert Benson (1825), signalés par le *Globe* dans une lettre sur la Corse, le 25 mai 1826 (t. III, p. 349), ce qui fit écrire à Gustave Planche : « Depuis que j'ai lu ce volume accusateur, j'ai pour le récit français un enthousiasme plus sérieux. Si les vingt lignes du journal de Benson contiennent *Mateo*, il faut déclarer du même coup que Charlevoix contient les *Natchez*, et que le *Pèlerinage* de Byron se trouve dans les itinéraires de Richard. »

En réalité l'anecdote était répandue en Corse et M. Alexander Hagerty Krappe (*Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1928) a même pu en signaler des sources lointaines et populaires. G. Courtyllet surtout (*Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1920) a indiqué avec précision les ouvrages où Mérimée a trouvé les éléments de sa nouvelle. Il est évident que l'auteur de *Mateo Falcone* a connu l'*Histoire des révolutions de Corse* de l'abbé de Germanes et le *Voyage en Corse* de l'abbé Jacques-Maurice Gaudin.

En outre Gustave Charlier (*Revue d'histoire littéraire*

de la France, juillet-septembre 1921), retrouvant, dans la *Revue trimestrielle* de juillet 1828, une étude intitulée *Des Devoirs de la France envers la Corse*, a voulu y voir « la source principale de *Mateo Falcone*. » Le récit qu'il a publié et que Maurice Levailant a reproduit dans les notes de son édition de *Mosaïque* (Paris, H. Champion, 1933) a été certainement connu de Mérimée, mais il n'est pas moins certain que celui-ci, suivant son habitude, est remonté aux sources et qu'il a lu d'autres récits que celui de la *Revue trimestrielle*, dans les *Novelle storiche Corse* de Renucci par exemple. En tout cas c'est l'ouvrage de l'abbé Gaudin qu'il semble avoir suivi de plus près.

Voici le récit de l'abbé Gaudin ¹ :

Noblesse d'âme d'un Corse.

« Un soldat d'un de nos Régiments en Corse déserte. On ne tarde pas à être instruit de sa fuite; plusieurs de ses camarades sont aussitôt envoyés sur ses traces; les recherches devenaient inutiles. (La plupart des Corses sont attachés à la condition pastorale.) On rencontre un de ces bergers; on lui demande s'il n'a point aperçu dans sa route un soldat français? Il n'hésite pas à répondre qu'il n'a rien vu; on cherche à l'intimider : les menaces les plus fortes ne produisent aucun effet; il s'obstine à tenir le même langage, et à montrer la même fermeté. Fâché du peu de succès de cette tentative on quittait le paysan; un de la troupe parle à ses compagnons, les ramène et employe un moyen bien différent pour obtenir du berger l'éclaircissement désiré. Il tire cinq louis de sa poche, les fait briller aux yeux du Corse, en un mot les lui promet s'il veut satisfaire à sa demande. Cet homme tout à coup laisse échapper des indices du trouble extraordinaire qui l'agitait. Il faut observer que 120 liv. sont pour un berger Corse une fortune éblouissante. Sa voix se refuse à son indiscretion, mais il montre du doigt des rochers. Les soldats qui pensent avoir entendu son geste l'emmènent avec eux,

1. *Voyage en Corse et vues politiques sur l'amélioration de cette île...* par M. l'abbé Gaudin, vicaire-général du Nebbio, de l'Académie de Lyon. A Paris, chez Lefèvre, 1787, pp. 223-225.

on découvre enfin le déserteur dans cette retraite, on s'en saisit, et les cinq louis furent délivrés au berger.

« De retour dans sa cabane, il laisse éclater une joie qui ne lui était pas naturelle; son père le surprend courant sans cesse compter la somme, récompense de sa délation. Le vieillard furieux ne doute pas que cet argent ne soit le fruit d'un vol : il veut à l'instant être instruit du moyen qui le lui a procuré. Le fils se jette à ses pieds, lui révèle avec quelque peine la cause de son opulence subite. « Quoi! s'écrie le vieux Corse, ne le laissant point achever, cet argent, tu le dois à une trahison! malheureux! et c'est moi qui t'ai donné la vie. » — Il n'en dit pas davantage, se précipite avec fureur sur le coupable, lui lie les pieds et les mains à la quenouille de son lit, le confie à la garde de quelques personnes de sa famille; et s'empressant de se rendre chez le Commandant français, tombe à ses genoux et demande avec larmes la grâce du déserteur, qui lui est absolument refusée. — « Vous ne voulez donc point céder à mes prières? Eh bien! vous allez savoir comment se conduit un Corse à l'égard d'un fils qui a déshonoré sa famille, son pays, et si nous supportons des traîtres parmi nous. » Il se retire brusquement, retourne avec la même vivacité à sa maison et délîe son fils, sans proférer une seule parole, l'entraîne avec lui, et fait signe aux parents de le suivre. Il s'arrête aux portes de la Ville, à peu près vers l'endroit où le jeune homme avait décelé l'infortuné soldat; il lui ordonne de se mettre à genoux, lui casse la tête, et en jetant avec indignation l'argent sur son cadavre, il ne se permet que ces mots : Tiens voilà le prix de ton crime. »

On trouvera d'ailleurs les différentes versions de cette anecdote, réunies et judicieusement commentées, dans une brochure intitulée « *le Thème de Mateo Falcone* » par Maria, Kosko (Paris, A.-G. Nizet, 1960). Pour la « couleur locale », comme on disait alors, Mérimée a pu se documenter dans la *Revue trimestrielle*, où il a sans doute trouvé l'indication du livre de Gabriel Feydel, *Mœurs et coutumes des Corses* (Paris, an VII), et il a lu les six articles que *le Globe* avait publiés sur la Corse, du 25 mai 1826 au 6 mars 1827.

Dès son apparition, *Mateo Falcone* eut un vif succès et commença véritablement la réputation de Mérimée. *La Revue française* écrivait à la fin de mai 1829 : « La nouvelle intitulée *Mateo Falcone* par M. Mérimée est à nos yeux le chef-d'œuvre du recueil; on y retrouve ce talent naturel, soudain, frappant, que la critique ne donne pas, que le travail ne peut imiter. » Plus tard Gustave Planche dira (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1832) : « *Mateo* est, en effet, un véritable chef-d'œuvre de narration. Il est impossible de pousser plus loin l'artifice des incidents et du style, d'enfermer dans un espace aussi étroit plus d'émotions et d'idées, d'indiquer avec plus de concision et de vivacité autant de physionomies et de caractères. Je défie qu'on tire d'une donnée aussi simple un plus riche parti [...] »

L'ouvrage fut repris en volume, avec quelques corrections dans le recueil intitulé *Mosaïque* (4 juin 1833). Lorsque Mérimée écrivit son *Mateo Falcone*, il n'avait pas encore visité la Corse. Après le voyage qu'il fit en 1839, il put rectifier maints détails relatifs aux mœurs, à la topographie, corrections qui paraîtront dans l'édition de Charpentier, en 1842, où *Mateo Falcone* est imprimé à la suite de *Colomba*.

M. P.